

«Tchabbal», montagne pastorale peule (Cameroun, Nigeria, Centrafrique)

Jean BOUTRAIS

Directeur de recherche, Géographe IRD (ex-ORSTOM), CEA- Centre d'Études africaines,
EHESS, 54 Bd Raspail, 75006 Paris, mél : Boutrais@ehess.fr

Fonds Documentaire IRD
Cote : B*26449 Ex : 1

Mots-clés : Afrique Centrale, Cameroun, Peul, *caBBal*, Montagne, Élevage pastoral, Pasteur, Zébu, Pâurage d'altitude, Savane sub-humide, Compétition agriculture-élevage.

Résumé : La notion peule de *caBBal* ne correspond pas seulement à la montagne ; c'est une conception plus globale d'un milieu d'altitude défini par un relief peu accidenté, une végétation herbeuse, un climat froid et venteux. Les Peuls disposent d'un vocabulaire riche pour désigner les éléments d'un *caBBal* et pour apprécier ses qualités, en fonction du pastoralisme. En effet, le milieu de *caBBal* a permis un développement remarquable du pastoralisme, malgré des conditions de vie difficiles pour les hommes.

Le système pastoral en *caBBal* tire parti de l'altitude mais aussi de la présence de sources natronées et de l'absence de tiques. L'abreuvement régulier du bétail à des sources natronées a joué un rôle historique important au début de ce siècle pour le peuplement pastoral. La réduction des travaux auprès du bétail grâce à l'absence de détiquage explique encore aujourd'hui l'attrait des pâturages de *caBBal*.

L'occupation peule des *caBBal* fut relativement récente et elle s'opéra selon des axes migratoires orientés par la disposition des hauts reliefs. Elle fut d'abord limitée à des groupes de Mbororo pasteurs, rejoints plus tard par des Foulbé plus sédentaires. Aujourd'hui encore, le *caBBal* sert de refuge pastoral pour des Peuls qui se sont ruinés et en cas de pertes collectives de bétail. Milieu pastoral, le *caBBal* est aussi un milieu social particulier.

De l'océan Atlantique jusqu'aux lisières du Bassin tchadien s'étire une ligne de montagnes et de plateaux parfois appelée la Dorsale Camerounaise. Au-delà du grand volcan isolé du mont Cameroun, les hauts reliefs deviennent continus sur environ 400 km puis ils se fragmentent en plusieurs massifs séparés par les plaines de

la Bénoué et de ses affluents (fig. 1). Si la frontière entre Cameroun et Nigéria partage de façon plus ou moins égale les monts Alantika et Mandara, elle range les monts de Poli au Cameroun et les Schebshi Mountains au Nigéria. De plus, l'arc de l'Adamaoua prolonge un relief tabulaire jusqu'à la frontière entre Cameroun et Centrafrique.

Les montagnes tropicales : identités, mutations, développement (2001) - Talence, DYMSET, CRET, pp. 355-368 (Espaces Tropicaux n°16)

Fonds Documentaire IRD



010026449

Plusieurs massifs montagneux confèrent une grande originalité à cette partie du continent africain, car ils ont servi d'appui à des civilisations agraires remarquables. Celles-ci ont complètement remodelé le milieu montagnard, en transformant les versants par des constructions parfois spectaculaires de terrasses. Le nord des monts Mandara présente un degré de raffinement technique extrême dans ce type d'aménagement. Les paysages entièrement construits de ces montagnes sont le fait de sociétés agraires caractérisées par des systèmes de culture intensifs, des organisations politiques limitées au niveau villageois mais de fortes intégrations sociales.

— À ces montagnes agraires du nord s'opposent les hautes terres pastorales du sud, de l'Adamaoua jusqu'aux Grassfields, en passant par le Mambila. La majeure partie des hauts reliefs est ici dévolue

à des pâturages, les terroirs agricoles se restreignant à des vallées ou à des alvéoles. En transition entre ces deux types de montagnes, certaines juxtaposent des versants agraires qui peuvent être localement aussi bien aménagés qu'aux monts Mandara, et des surfaces sommitales à usage pastoral. Cette juxtaposition de facettes agraires et pastorales compose le profil des monts de Poli comme celui du plateau de Jos mais cette fois, avec une toute autre ampleur (NETTING, 1968).

Alors que les montagnes agraires de la Dorsale Camerounaise ont fait l'objet de nombreuses recherches, notamment les monts Mandara (HALLAIRE, 1991 ; SEIGNOBOS, 1982), mais aussi, plus récemment, les monts Alantika et ceux de Poli (GARINE, 1995), les montagnes pastorales du sud sont restées relativement mal connues.

I - La notion peule de *caBBal*

Les Peuls du Nord-Cameroun désignent couramment le plateau de l'Adamaoua *lesdi hooseere*, c'est à dire le pays montagneux ou, plus simplement, *Hooseere*, la Montagne. Cette dénomination fait allusion au grand abrupt qui interrompt le plateau au nord et qu'en français local, on appelle improprement «la Falaise». Les Peuls de l'Adamaoua recourent eux-mêmes rarement au terme *hooseere* pour identifier leur région, sauf précisément ceux qui se trouvent sur le rebord nord. Ici, on parle de *hooseere gendeeru* : la montagne «costaud», la grande montagne. À l'ouest du plateau, où la dénivellation est de l'ordre de 1 000 m, l'abrupt est appelé simplement *Gendeeru*. Au début de ce siècle, ce secteur était emprunté par le trajet acrobatique d'une piste allemande qui reliait Banyo à Garoua, en passant par Kontcha.

Plutôt que par *hooseere* les pasteurs désignent une montagne pastorale par le terme *caBBal* (singulier) /*caBBe* (pluriel). D'après le récent dictionnaire de H. TOURNEUX et Y. DAÏROU (1998), *caBBal* est simplement un sommet de montagne. Le Père D. NOYE (1989) essayait d'aller un peu plus loin dans son dictionnaire en expliquant : un plateau situé «sur une montagne». En effet, le *caBBal* ne désigne pas n'importe quel sommet montagneux : un sommet escarpé, en piton ou en arête, ne répond pas à la notion de *caBBal*. Ce nom dérive de la racine peule *sabb-* qui implique l'idée

d'étendue, d'étalement (SEYDOU, 1988, p. 589) et qui donne le verbe *sabbugo* : étendre. La notion de *caBBal* correspond donc assez bien à celle de haut plateau : une étendue relativement plane située à une altitude élevée par rapport aux contrées voisines qu'elle domine par des abrupts.

A. Essai de géographie peule

De façon à mieux cerner la notion de *caBBal* dans le vocabulaire peul, il est commode de l'opposer à des contraires (fig. 2). C'est d'abord *luggere* : la plaine basse, la dépression, la cuvette (de la racine *lugg-* : être profond, creux), souvent humide et marécageuse, mais aussi *leesdiwol* : la contrée en contrebas (*lees-* : être bas, *leesa* : être en bas). Les Peuls différencient couramment ces deux niveaux de plaine : *leesdiwol nandi e luggere amma luggere Buri leesugo* : «la plaine ressemble à la dépression mais celle-ci est plus basse».

Par exemple, autour du tchabbal Mbabo, les Peuls identifient par ces deux termes les vallées de Galim et de Sambolabo, situées à 1 000 m d'altitude et, d'autre part, les appendices des plaines de la Bénoué dont l'altitude n'est qu'à 500 m. Les premières vallées participent à la grande unité de relief que les géographes dénomment couramment le plateau de l'Adamaoua. L'expression *mbororo*

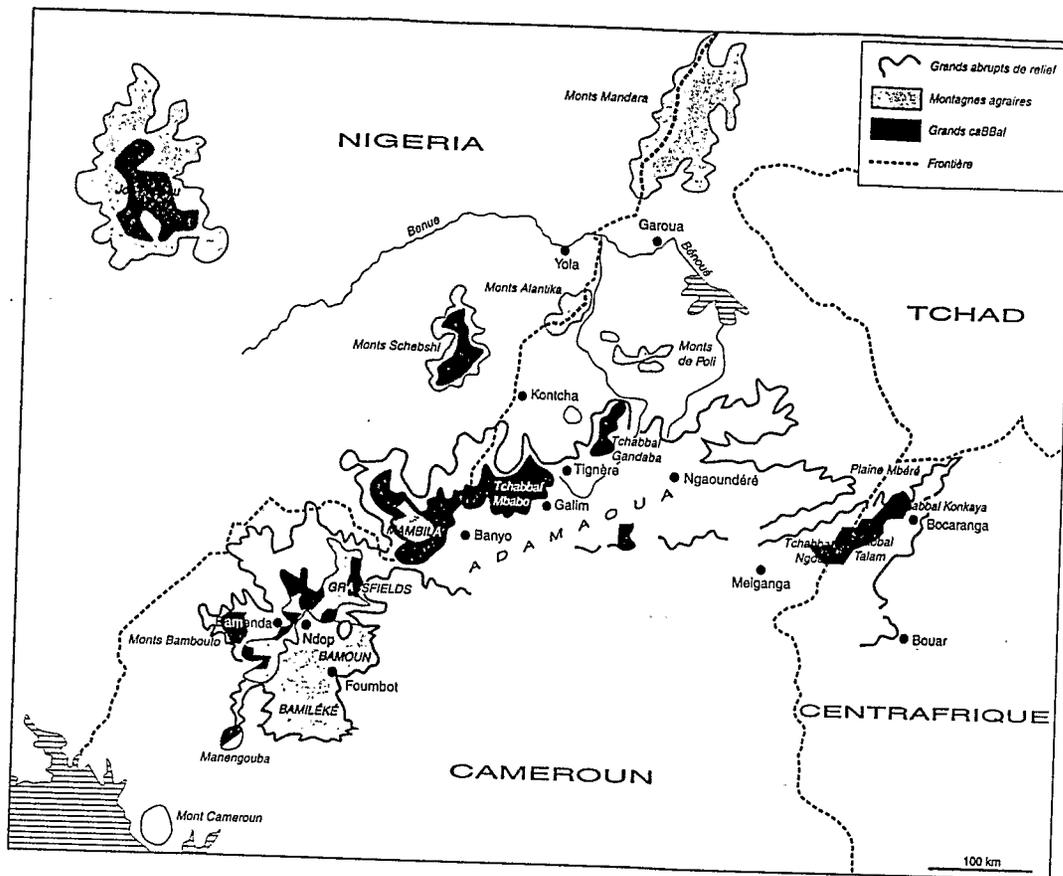


Figure 1 : Les grands caBBal de la Dorsale camerounaise

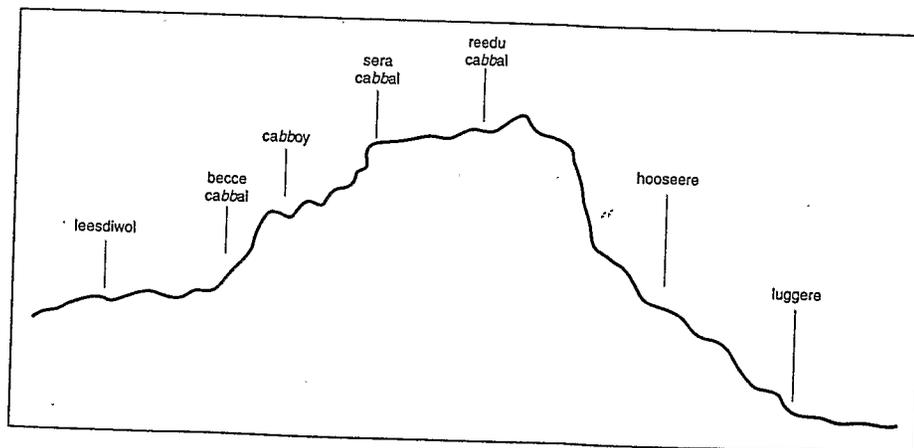


Figure 2 : Schéma des facettes d'un cabbal

RAIS
 strei-
 ition
 jux-
 ètre
 monts
 pas-
 es et
 Poli
 fois,
 rsale
 uses
 dara
 ussi,
 Poli
 sud
) et
 n de
 naut
 èe à
 voi-
 Bal
 op-
 lug-
 (de
 ent
 : la
 e en
 eux
 gere
 ble
 les
 s de
 alti-
 s de
 Les
 : de
 ent
 oro

cakaawol est synonyme de *leesdiwol* pour désigner des altitudes intermédiaires entre haut plateau et plaine. La notion de *caBBal* s'inscrit donc dans un étagement topographique assez clairement exprimé par les Peuls.

La conception peule du relief de *caBBal* est encore plus fine et s'exprime par une nomenclature relativement riche. Les Peuls pasteurs distinguent ainsi *reedu caBBal* : littéralement, le « ventre du haut plateau », c'est-à-dire sa partie sommitale qu'ils opposent à sa périphérie souvent moins élevée : *sera caBBal*, le bord du haut plateau. Ces distinctions peuvent revêtir une grande importance, car les conditions écologiques pour l'élevage s'avèrent rarement uniformes en haut d'un même *caBBal*. Dans le dialecte mbororo, le diminutif *caBBoy* s'applique à des reliefs relativement élevés, mais qui n'atteignent pas vraiment l'altitude des hauts plateaux pastoraux ou qui n'en présentent pas les paysages typiques. Quant à l'expression *becce caBBal*, littéralement les flancs du haut plateau, elle est rendue par celle, en français : « au pied d'un relief ». Elle est utilisée par les Peuls pour désigner une localisation fréquente d'habitat en bas d'abrupts périphériques des hauts plateaux. Dans cette succession de facettes topographiques, *hooseere* revient pour désigner les grandes déclivités raides entre le haut du *caBBal* et le fond de *luggere*.

En plus de ces caractères topographiques, la notion de *caBBal* implique une donnée importante de végétation : l'absence ou la rareté d'arbres et même d'arbustes. Le *caBBal* est donc un haut plateau herbeux, parfois cloisonné de galeries forestières ou de morceaux de forêts (comme aux Grassfields) mais à végétation herbacée dominante. Certains *caBBal* sont plutôt couverts d'une savane arbustive parfois assez dense, constituant des fourrés (*guuBe*). Malgré ce paysage végétal atypique, les Peuls dénomment ces reliefs des *caBBal*, par exemple les monts Schebshi (connus en fait par les appellations : tchabbal Kiri, tchabbal Tiba) mais en reconnaissant que ce ne sont pas de vrais ou de bons *caBBal*, leur qualité étant évaluée en fonction de l'élevage. Ils mettent en relation la végétation herbacée avec l'élévation : *toweenga*. Par exemple, les plateaux qui constituent la majeure partie des Monts Schebshi sont à 1 000-1 300 m tandis que le tchabbal Mbabo dépasse 1 700 m sur la majeure partie de son étendue.

Cependant, l'altitude n'est pas le seul facteur à influencer la végétation de ces reliefs. Un peuple-

ment ancien de cultivateurs peut avoir détruit une végétation « naturelle » arborée, remplacée par des friches herbeuses dont la présence est entretenue par des feux. C'est probablement l'origine de la végétation herbeuse du plateau de Jos, au centre du Nigéria, dont les altitudes sont équivalentes à celles des monts Schebshi. Or, pour les Peuls pasteurs, le plateau de Jos est un vrai *caBBal* : *caBBal sosey*. Les éleveurs eux-mêmes contribuent à parfaire le paysage herbeux de *caBBal* par la coupe de bois de chauffe et le piétinement des jeunes pousses ligneuses par les animaux. Des boyaux de galeries forestières ont également été déboisés (par exemple sur le tchabbal Mbabo) pour des défrichements agricoles. Il est probable qu'une partie au moins des étendues herbeuses de *caBBal* est d'origine anthropique. Avant la conquête des Foulbé de l'Adamaoua, les Nyem Nyem cultivaient du petit mil sur le tchabbal Mbabo et le site d'un grand village a été repéré au rebord du haut plateau Mambila.

La végétation herbeuse de *caBBal* se traduit par des paysages dégagés, dégarnis de forêt, ce que traduit l'expression *perongal*. Ce terme provient de la racine *ferw-* qui exprime une idée de vide, de désert (SEYDOU, 1988, p. 177). Les Mbororo disent également *ladde ferownde* : de la brousse ouverte, dégagée. Ils précisent que grâce à ce type de paysage, on peut voir à perte de vue. L'espace n'est pas fermé par des forêts, mais il n'est pas non plus compartimenté ni réduit par des champs. Pour insister sur les paysages ouverts de certains hauts plateaux, ils emploient l'expression *caBBal perongal* : un haut plateau herbeux découvert, ce qui est presque un pléonasme.

Des pasteurs peuls affirment qu'avant leur arrivée, ces hauts reliefs étaient souvent vides d'habitants. On peut incriminer la rigueur climatique de ces montagnes, mais surtout les conséquences des razzias foulbé pendant une grande partie du XIX^e siècle. Si les Nyem Nyem résistèrent aux Foulbé dans les grottes de Galim, ils furent contraints d'abandonner les hautes vallées du tchabbal Mbabo. Quant aux Gbaya de Meiganga-Bocaranga, ils furent souvent razziés par les Foulbé de Ngaoundéré. L'allégation d'un ancien vide humain sert également à légitimer un rôle fondateur pour les pasteurs peuls et leur appropriation de ces hauts pâturages.

Faiblement peuplées pour des raisons agricoles (les sorghos et petits mils ne donnent pas de bons rendements en altitude) ou dépeuplées par la domi-

«Tchabb

nation de
domaine
quent et
panthère
cours de
saient e
rages le
tchabba
les lions
grands
Au lieu
paient
en avan
sait des
recueill
un Mbu
se défr
hyènes.
les enc
répugn
bovins.
ce. Ils
d'étrar
L'ou
d'hom
temen
connu
remèd
de leur

B. D

Les
garde
année
dance
vivan
tuber
forest
chass
lopes
caBB
finit
Boca
d'ave
ger c
alime
L'ap
char
long
culti

naïon des Foulbé, ces savanes d'altitude étaient le domaine d'une grande faune que les anciens évoquent encore : lions, buffles, grandes antilopes, panthères dans certaines galeries forestières. Au cours des décennies 1950 et 1960, des lions causaient encore des pertes de bétail dans les pâturages les plus isolés. Les premiers pasteurs sur le tchabbal Mbabo, au début de ce siècle, chassaient les lions à l'arc et à l'aide de pièges. De plus, leurs grands zébus rouges savaient se défendre des lions. Au lieu de s'enfuir dans la panique, ils se regroupaient et, têtes baissées, longues cornes pointées en avant, ils affrontaient le lion qui reculait et faisait demi-tour... Dans un récit autobiographique recueilli par le Père H. BOCQUENÉ (1986, p. 157), un Mbororo atteste cette capacité des troupeaux à se défendre par eux-mêmes des lions ou des hyènes, en fonçant tête baissée sur ces fauves pour les encorner. Quant aux villageois chasseurs qui ne répugnaient pas, le cas échéant, à abattre des bovins, ceux-ci les repéraient longtemps à l'avance. Ils relevaient alors la tête, alertés par les odeurs d'étrangers et ne dormaient plus de la nuit.

L'occupation pastorale de montagnes vides d'hommes fut souvent possible grâce au comportement farouche du bétail. Il est également bien connu que les Peuls pasteurs entretiennent par des remèdes (*karfa*) le comportement un peu sauvage de leurs animaux.

B. Des débuts héroïques

Les pasteurs pionniers sur des *caBBal* déserts gardent un souvenir héroïque de leurs premières années. En effet, ils durent surmonter leur dépendance habituelle à l'égard des cultivateurs, en vivant de lait et de beurre, de chasse et de miel, de tubercules sauvages détérrés dans les galeries forestières. Ils étaient à la fois pasteurs et souvent chasseurs à l'arc, abattant des buffles et des antilopes qui abondaient. L'un des découvreurs des *caBBal* de Bocaranga était un chasseur réputé qui finit par être tué par un buffle. Les anciens à Bocaranga comme au tchabbal Mbabo se vantent d'avoir vécu ainsi des mois et des mois sans manger des céréales qui, aujourd'hui, constituent leur aliment principal, avant même les produits laitiers. L'approvisionnement en farines de céréales, à la charge des vieilles femmes, soit nécessitait de longs déplacements pour atteindre les villages de cultivateurs, soit exigeait une marche rendue

pénible par les grandes herbes en saison des pluies. Au cours des années 1930, les Mbororo qui habitaient au centre du tchabbal Mbabo envoyaient ainsi les «mères» acheter de la farine de sorgho chez les Nyem Nyem de Galim. Elles passaient la nuit chez les cultivateurs, avant de remonter. De même, sur le tchabbal Konkaya (Centrafrique), c'étaient les femmes mbororo qui descendaient dans les années 1940 chez les Pana de la vallée de la Mbéré pour acheter des céréales. Quant aux hommes, ils restaient des mois et des mois en haut du *caBBal* sans quitter le bétail.

Les récits de vie entendus en haut du tchabbal Mbabo à propos des années 1920-1930 trouvent un écho dans ceux des premiers Mbororo sur les *caBBal* de Bocaranga dans les années 1930-1940. Chaque fois, c'est la même exaltation a posteriori de la vraie vie pastorale : «à part les Mbororo et leurs vaches, il n'y avait personne» (ARDO HAMADOU GADIWA à propos de Konkaya, 24/11/1984). *Ladde meere* : de la brousse vide, c'est souvent ce que les premiers pasteurs trouvèrent sur les pâturages d'altitude. Même aux Grassfields densément peuplés, les agriculteurs s'agglutinaient dans les vallées ou au pied des abrupts, mais ne cultivaient pas sur les hauts plateaux au début de ce siècle.

Les Mbororo font l'éloge de leurs anciens, capables de vivre longtemps isolés sur ces hauts pâturages, sans disposer de véritable nourriture (*nyaamndu*). Au contraire, disent-ils, les Foulbé sédentaires ne peuvent pas s'écarter des champs et des villages. Certes, l'apologie d'une vie pastorale autonome relève souvent davantage d'une sorte d'idéologie que de situations réelles, mais elle est toujours invoquée pour décrire la vie fruste des premiers pasteurs peuls sur les *caBBal*. Lorsqu'ils évoquent cette vie pastorale des anciens sur les *caBBal* les plus isolés, les Mbororo d'aujourd'hui insistent sur les difficultés endurées : même pour se procurer des vêtements, ce n'était pas facile.

Si des Peuls acceptaient de s'isoler ainsi en des contrées qu'ils connaissaient mal, et d'y mener une existence aussi rude, c'était pour assurer la prospérité de leur bétail. De fait, celle-ci s'avérait exceptionnelle, en particulier au cours des premières années lorsque les pâturages étaient encore abondants. Des témoignages concordent pour attester l'accroissement alors rapide des troupeaux en haut de *caBBal* : Grassfields, Mbabo, Bocaranga. Les informateurs insistent sur le bon état des animaux et les vêlages fréquents des

vaches. Vivant à l'écart des villageois, les jeunes ne s'occupaient que de leur bétail : *durngol*. On cite ainsi le cas d'un troupeau de 60 têtes qui progressa en une vingtaine d'années jusqu'à atteindre un millier de têtes sur un *caBBal* de Bocaranga. Le pasteur en question a affirmé, une fois devenu vieux : «je ne faisais que de m'occuper de mes animaux». Mais cette prospérité a tenu également aux qualités pastorales du milieu de *caBBal*, ce qu'un informateur en Centrafrique a résumé par l'expression : *caBBal, Dum nokkuure na'i* : «le *caBBal*, c'est un endroit (idéal) pour les vaches».

La prospérité des premiers pasteurs installés en haut de *caBBal* tenait à l'abondance des pâturages (*geene vaagi* : l'herbe abondait) mais surtout à leur salubrité, liée à l'absence de mouches tsé-tsé, vecteurs de la trypanosomose bovine (*buubi va'itataa* : les mouches ne montent pas [sur le *caBBal*]). Dès lors, les témoignages des premiers pasteurs en *caBBal* juxtaposent deux appréciations opposées : une vie extrêmement rude pour les gens, mais des conditions idéales pour les animaux. Ce que les pionniers mbororo enduraient comme privations était largement compensé par l'essor rapide du bétail et une grande facilité de l'élevage. Ils pouvaient se dire qu'ils avaient découvert de «bons pays» pour l'élevage.

C. Ambivalence des perceptions actuelles

Aujourd'hui, les perceptions par les Peuls du milieu de *caBBal* restent contrastées. Les Foulbé agro-éleveurs ne sont nombreux que sur le tchabbal Mbabo, mais ils s'y plaignent vivement des conditions de vie en altitude : ils souffrent surtout du froid ; les Peuls en distinguent deux types : le froid humide de saison des pluies (*peewol*) et le froid sec (*jaangol*) de début de saison sèche. C'est surtout ce dernier qui, accentué par un vent (*hendu*) presque constant, éprouve le plus les gens.

L'habitation traditionnelle des Peuls pasteurs, la hutte de paille, ne protège guère du froid. Aux Grassfields, quelques aménagements (vestibule d'entrée, porte coulissante) en améliorent un peu l'étanchéité. De même, la plantation de haies denses de *tithonias* autour des habitations a pour effet de couper les rafales de vent. En haut du tchabbal Mbabo, le froid est d'autant plus mal supporté par les Foulbé que les ressources en bois de chauffe sont rares. D'anciennes galeries forestières, moins larges qu'aux Grassfields, ont été

coupées. La recherche (*teena*) de bois représente maintenant une véritable corvée, parce qu'il faut aller de plus en plus loin. Cette tâche, autrefois confiée aux femmes, est actuellement assurée par des jeunes gens (*derke'en*), mais ils l'effectuent à contrecoeur.

À l'emprise du froid s'ajoute toujours la rareté de la nourriture, sauf aux Grassfields où les cultures se sont étendues. Certes, des marchés vivriers se tiennent maintenant au pied du tchabbal Mbabo (BOUTRAIS, 1996, fig. 301), mais les prix y sont élevés. Alors que les Mbororo continuent tout de même de s'y approvisionner, les Foulbé du *caBBal* entreprennent plutôt de cultiver du maïs, en engageant des ouvriers agricoles. Mais les productions restent limitées par l'altitude et les dégâts infligés à la fois par le bétail et une faune nuisible (singes, phacochères). Le tchabbal Mbabo reste un secteur de déficit vivrier.

Le peuplement pastoral des *caBBal* et la prospérité de l'élevage ont attiré des commerçants, surtout haoussa, qui se sont installés en gros villages-marchés (Galim près du tchabbal Mbabo, Ngawi et Ouro Dolé près de ceux de Meiganga-Bocaranga). Les plus riches s'adonnent au commerce du bétail, d'autres achètent au loin et revendent des céréales aux pasteurs. Une activité marchande s'est créée auprès des pasteurs en *caBBal* et leur facilite l'existence. Dans la région de Bocaranga, les Gbaya ont développé la culture du manioc et approvisionnent les Mbororo, même si ceux-ci se plaignent des prix élevés de la nourriture.

Moins isolée qu'autrefois, la vie pastorale en haut de *caBBal* reste perçue comme difficile. Les Foulbé expriment ce sentiment par *bone* : la souffrance. Aux difficultés précédentes, il convient d'ajouter celle de se déplacer pour se rendre aux grands marchés, situés en contrebas de versants parfois abrupts. De tels parcours s'avèrent des épreuves pour les personnes âgées. Aussi des Foulbé quittent-ils le tchabbal Mbabo comme le tchabbal Gandaba lorsqu'ils deviennent âgés. Ils s'installent dans un village en bas ou dans la petite ville voisine (Galim, Tignère). Mais il est rare qu'ils abandonnent pour autant leur *caBBal*. Un fils remplace simplement le père dans l'habitation d'en haut et continue à s'occuper du bétail. Il arrive pourtant que toute une famille décide de descendre pour se mettre à cultiver sur les bons sols alluviaux d'en bas. Dans ce cas, elle confie son troupeau à un berger salarié ou à un éleveur resté en haut.

«Tchabbal

En eff
convient
Peuls le
les Mbor
«c'est su
belles» a
de Tigné
Pourtant
fois ne s
pâturage
qu'un so
pâturage
herbeux
sont dég
(Grassfi
les anim
sante de
frent de
animaux
davanta
une me
contrées
pellel ja
bétail)»
bien-être

II - L

Bien
par leur
et la pla
nal s'es
système
exempl
est souv
dans le
de gran
mettent
des tra
système
égalem
évident
complé
en pâtu

A. Le

Les
ments

présente
il faut
utrefois
irée par
tuent à

a rareté
les cul-
vivriers
Mbabo
y sont
tout de
caBBal
n enga-
uctions
infligés
singes,
secteur

a pros-
ts, sur-
illages-
gawi et
ranga).
bétail,
créales
t créée
facilite
ga, les
nioc et
x-ci se

rale en
le. Les
a souf-
onvient
re aux
ersants
nt des
si des
ame le
és. Ils
la péti-
est rare
al. Un
itation
Il arri-
le des-
ns sols
ie son
ir resté

En effet, le milieu de *caBBal* reste celui qui convient encore le mieux à l'élevage. Tous les Peuls le reconnaissent, aussi bien les Foulbé que les Mbororo : *haa caBBal, na'i Buran wooDugo* : «c'est sur le *caBBal* que les vaches sont les plus belles» affirme un Foulbé qui a quitté une vallée de Tignère pour monter sur le tchabbal Mbabo. Pourtant, toutes les conditions favorables d'autrefois ne sont plus réunies, en particulier du côté des pâturages. L'abondance des herbes n'est plus qu'un souvenir. Surchargés en bétail, la plupart des pâturages de *caBBal* sont réduits à un mince tapis herbeux (tchabbal Mbabo). Plus grave, d'autres sont dégradés par l'invasion de fougères (Grassfields) ou d'arbustes (Bocaranga). Partout, les animaux ne disposent pas d'une quantité suffisante de fourrage, surtout en saison sèche. Ils souffrent de faim (*veelo*). Malgré cette contrainte, les animaux restent en bon état et les vaches vêlent davantage qu'à des altitudes moindres. Cela tient à une meilleure salubrité pastorale que dans les contrées voisines. Les Peuls disent : *caBBal, Dum pellel jamu* : «le *caBBal* est un espace sain (pour le bétail)». Certains expriment de façon imagée le bien-être des animaux à haute altitude en disant

qu'elles «boivent le vent» (*Di yara hendu*). N'étant plus importunés par les insectes piqueurs comme aux basses altitudes, les animaux deviennent plus calmes lorsqu'ils montent sur le *caBBal*. S'ils sont malades en bas, des éleveurs assurent qu'il suffit de faire monter les animaux en altitude pour qu'ils guérissent.

Le maintien du bétail en bon état en dépit de pâturages devenus insuffisants est exprimé par la notion d'accoutumance (*woowgo*). Elle permet à des Peuls qui ne supportent pas, habituellement, de voir leurs animaux souffrir de faim, de décider de les maintenir tout de même sur place. *Na'i mboowi caBBal* : les vaches sont accoutumées au *caBBal*. Ils disent aussi *D'i'mboowi jaangol* : elles sont habituées au froid sec, mettant ainsi en relation l'état du bétail avec l'une des principales caractéristiques de ces montagnes pastorales. Les Peuls expliquent par cette notion d'accoutumance que les animaux dépérissent lorsqu'ils sont transférés à de faibles altitudes, alors même qu'ils bénéficient de pâturages plus abondants. En fait, on sait un peu mieux ce que cette accoutumance recouvre d'un point de vue vétérinaire.

II - Le système pastoral de *caBBal*

Bien que les *caBBal* soient divers, notamment par leur extension, leur configuration géographique et la place de l'élevage, un système pastoral original s'est mis en place à la faveur de l'altitude. Ce système se caractérise par des données simples, par exemple l'absence de glossines à des altitudes qu'il est souvent difficile de préciser et qui ont pu varier dans le temps. De même, l'altitude élevée et surtout de grandes dénivellations en limites de *caBBal* permettent de jouer sur des pâturages différents par des transhumances qualifiées de verticales. Mais le système pastoral de *caBBal* des Peuls comporte également des éléments plus spécifiques ou moins évidents, par exemple le besoin des animaux en compléments minéraux et la contrainte des tiques en pâturages de savanes.

A. Les compléments minéraux

Les pâturages tropicaux étant déficients en éléments minéraux, il est fréquent de faire effectuer

aux animaux une cure salée ou de leur fournir des compléments, par exemple sous forme de natron ou de sel. Un commerce de plaques de natron extraites de dépressions près du Lac Tchad approvisionne depuis longtemps les éleveurs du Nord-Cameroun. Cependant, au siècle dernier, ce commerce atteignait rarement les régions d'élevage éloignées, par exemple le Plateau de l'Adamaoua. Sur ce plateau, la découverte par les éleveurs de sources natronées d'origine volcanique a compensé les défaillances des arrivages en natron. Ce sont ces sources (*lawre*) qui ont permis aux Foulbé de développer l'élevage en Adamaoua au cours du siècle dernier. Entretienues par les gens de chaque *laamiiDo*, les grandes sources natronées servaient également de lieux de prélèvement des taxes sur le bétail. En effet, les éleveurs étaient contraints d'amener leurs animaux aux sources natronées plusieurs fois au cours de l'année. L'organisation pastorale en Adamaoua se faisait autour de ces lieux centraux, souvent proches des capitales foulbé (fig. 3 et 4).

Jusqu'aux années 1930-1940, la mise en valeur des *caBBal* n'a pas échappé à cette règle. Les pasteurs de chaque *caBBal* conduisaient régulièrement les troupeaux vers une ou plusieurs sources natronées. Comme celles-ci se situent presque toujours en contrebas de *caBBal*, la cure natronée s'insérait dans une descente pour transhumier vers des pâturages de saison sèche mais ce n'était pas toujours le cas. Ainsi, des Mbororo en haut du tchabbal Mbabo ne descendaient pas en transhumance dans les années 1930, mais seulement pour que les animaux fassent une cure à la grande source de Galim (Bouré). Après quelques jours d'abreuvement, les animaux remontaient sur le *caBBal* pour plusieurs mois, jusqu'à 4 ou 5. Même espacé, un passage régulier à une source natronée était estimé nécessaire par tous les éleveurs, sinon les animaux ne prospéraient pas. L'alternative consistait à acheter du natron, mais il était rare, et aucun *laamiiDo* ne facilitait son commerce, car cela représentait autant de taxes sur le bétail qui lui échappaient.

Le succès de la migration des Mbororo jusqu'aux Grassfields a tenu à la découverte de plusieurs sources natronées, parmi lesquelles deux étaient particulièrement riches en minéraux (sodium, potassium, calcium, magnésium) : une près de Foubot et l'autre près de Ndop. Les éclaireurs envoyés par les Mbororo avaient pour mission d'explorer des pâturages d'altitude, afin d'y découvrir des sources natronées. C'est dire le rôle essentiel que jouait cet élément naturel pour le pastoralisme. Pendant les décennies 1920 et 1930, le peuplement peul des Grassfields et les déplacements de transhumance étaient organisés en fonction de ces deux grandes sources. L'occupation pastorale permanente des *caBBal* de Nkambe, démunis de source natronée, fut plus tardive.

Au contraire des Grassfields, le peuplement peul des *caBBal* de Bocaranga fut freiné, dans les années 1930, par l'absence de source natronée à proximité. Il fallait descendre jusqu'à la vallée de la Mbéré ou atteindre la frontière du Tchad (soit 50-60 km à vol d'oiseau) pour disposer de sources peu riches en minéraux. Ils ne pouvaient y amener les troupeaux qu'en saison sèche. Pour les premiers pasteurs peuls de Bocaranga, c'était un handicap qu'ils ressentaient durement. Ils sollicitaient des commerçants haoussa de la petite ville de Baïbokoum pour les ravitailler en natron. Mais c'était un produit encore rare et cher pendant les années 1940. Des informateurs disent que les troupeaux restaient plus de 6 mois sans recevoir

(*womta*) de compléments minéraux. Les animaux ressentaient ce manque de sel ou de natron.

En plus des grandes sources proches du tchabbal Mbabo (Galim, Falkoumré), de nouvelles sources natronées furent découvertes, à la fois sur le plateau et les plaines du nord (Dodéo). Les éleveurs purent diversifier les lieux de cure natronée et, en même temps, échapper aux taxes sur le bétail. Mais les chefs s'efforcèrent de contrôler également les nouvelles sources, en y plaçant des agents pour prélever un pourcentage d'animaux.

La réduction du rôle des sources natronées pour les éleveurs de *caBBal* intervint à la faveur de la diffusion du sel marin, grâce à l'établissement d'un meilleur réseau routier. Cette fois, ce furent les régions les plus proches de la côte atlantique qui furent avantagées : les Grassfields avant le tchabbal Mbabo. Le commerce du natron n'a pas tiré autant profit de l'équipement routier, mais les éleveurs de Bocaranga achètent tout de même beaucoup de natron en provenance du Tchad.

Aujourd'hui, les sources natronées en contrebas des *caBBal* ne sont pratiquement plus utilisées. Elles ont pourtant joué un rôle décisif dans l'histoire pastorale de ces montagnes.

B. L'allègement du travail pastoral

La menace des mouches tsé-tsé est toujours avancée comme la contrainte majeure pour l'élevage dans les savanes africaines. C'est exact et c'est pourquoi les *caBBal*, en affranchissant les troupeaux de cette menace, ont joué un rôle si important jusqu'à une époque récente. Mais les glossines se sont pas les seuls insectes piqueurs à parasiter les animaux. Les tiques (*lelleli* ou *kooti*) constituent également une grande préoccupation pour les éleveurs. Ils risquent, par leurs piqûres répétées, de provoquer des maladies de peau aux animaux et, de plus, des tiques jouent un rôle de vecteurs de maladies très graves (par exemple, la babésiose). Contrairement au danger des glossines, les éleveurs peuvent intervenir contre celui des tiques, tout simplement par un détiage manuel des animaux. Mais cela implique un travail considérable, car il faut inspecter et nettoyer les animaux chaque jour. Les tiques prolifèrent tant que le climat ambiant reste humide. Seule, la saison sèche offre donc un répit aux éleveurs dans les savanes soudaniennes. Plus au sud, c'est pratiquement toute l'année qu'un détiage s'impose.



maux

chab-
velles
is sur
s éle-
ronée
sur le
trôler
nt des
aux.

s pour
de la
ement
furent
ntique
ant le
a pas
is les
même
l.
trebas
lisées.
l'his-

ujours
éleva-
t c'est
s trou-
impor-
ssines
rasiter
consti-
our les
ées, de
aux et,
urs de
siose).
es élé-
tiques,
les ani-
lérable,
chaque
climat
e offre
avañes
ement

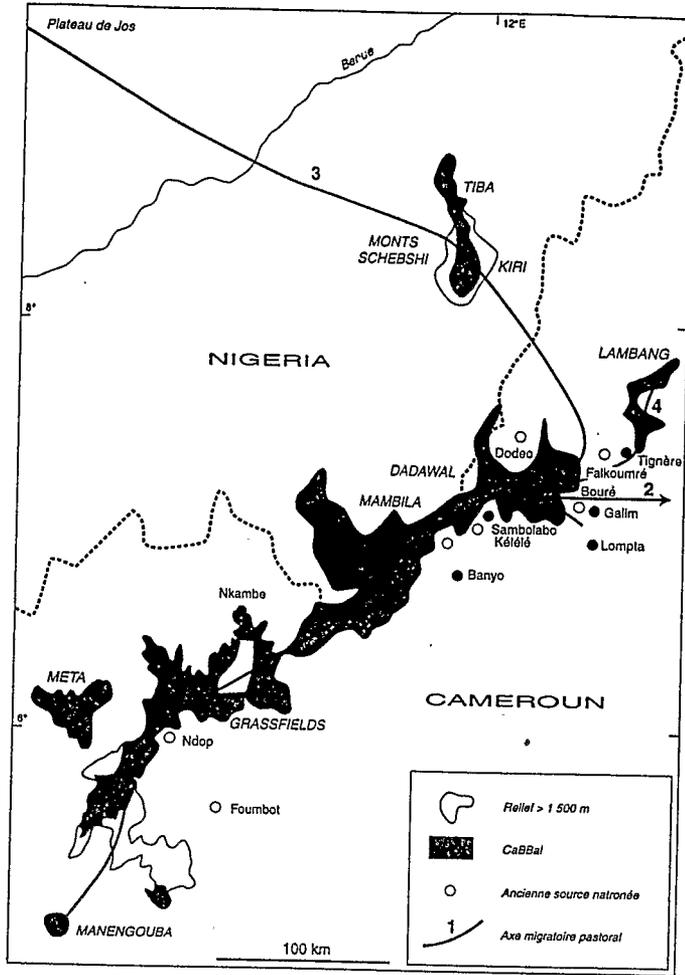


Figure 3 :
Expansion pastorale
sur les caBBal (ouest)

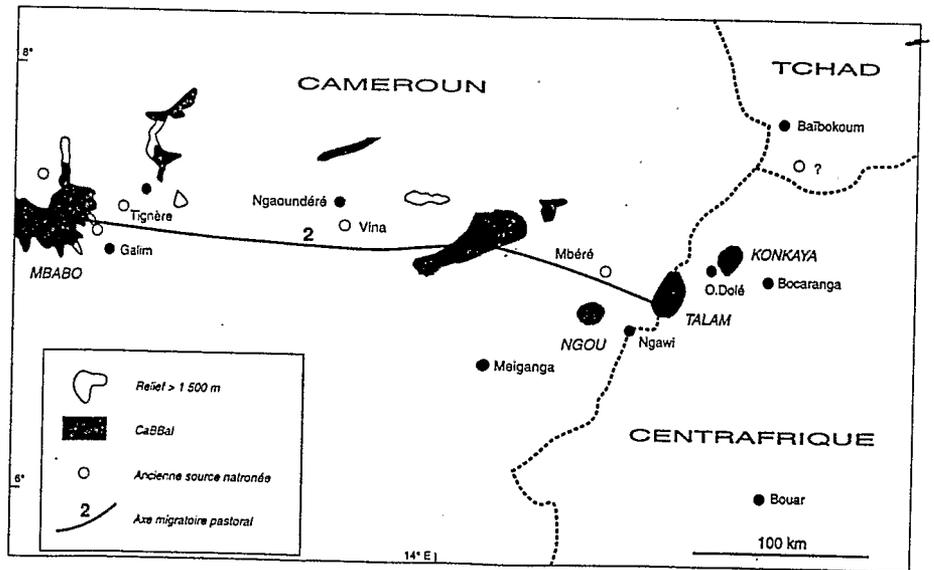


Figure 4 :
Expansion pastorale
sur les caBBal (est)

En savanes humides, l'absence de glossines et l'abondance de fourrages peuvent favoriser un accroissement du cheptel, mais celui-ci accentue d'autant la charge de travail pour le détiage. Il est fréquent que tous les membres de la famille participent à cette corvée matinale, surtout en début de saison des pluies, marqué par un maximum d'infestation. En cas de main-d'œuvre familiale réduite ou défaillante, l'éleveur n'a qu'une solution : engager un berger salarié. Or, les propriétaires de bétail savent bien que la plupart des bergers ne détiagent pas soigneusement les animaux. Quand le détiage est mal assuré, l'effectif d'un troupeau a tendance à diminuer. En savanes humides, il se produit donc, par le biais du détiage manuel, un ajustement de l'effectif du cheptel à la capacité de travail des unités familiales.

Jusqu'à récemment, les Peuls ne disposaient que d'une échappatoire pour se libérer de cette contrainte : s'installer en haut d'un *caBBal*. En effet, au fur et à mesure de l'altitude, la densité des tiques diminue pour disparaître complètement, et ceci à des altitudes variables. Ces seuils dépendent de l'humidité ambiante et de l'ancienneté de présence des animaux. Dans le contexte de l'Adamaoua, il suffisait autrefois d'accéder à des altitudes de 1 300 m pour que les animaux soient libérés de tiques. À présent, après plusieurs décennies de sédentarisation, le seuil est relevé à environ 1 700 m.

Pour les Peuls, le vrai *caBBal*, c'est celui qui est indemne de tiques. Lorsque les anciens font l'éloge de leurs premières années de séjour à Bocaranga, ils ne manquent pas de mentionner l'absence de tiques (*kooti walaa*). Cette absence compte beaucoup pour dire que l'élevage ne comportait pas de difficultés (*saDirma*). Dans ces conditions, les effectifs de bétail peuvent augmenter, puisqu'ils ne sont plus freinés par une entrave sanitaire et une limite en capacité de travail, tant que des risques de dégâts à des cultures ne sont pas à craindre. En haut du tchabbal Mbabo ou du tchabbal Gandaba, une seule personne peut ainsi s'occuper d'une centaine d'animaux. Il suffit de détacher et de rattacher les veaux matin et soir et de repérer les animaux égarés. Ce travail est souvent effectué par des enfants. Les adultes ne font pas grand-chose, surtout en saison des pluies. Ils occupent leurs journées à se rendre des visites, jusqu'à l'heure de la prière *juura*. C'est la raison principale pour laquelle l'élevage en *caBBal* est un

élevage facile et qui prospère de lui-même. Les anciens de Bocaranga reconnaissent ainsi qu'ils ont passé du bon temps, les premières années : les gens ont pris du repos (*siutaare*). Aujourd'hui, c'est encore le cas sur les *caBBal* les plus élevés de l'Adamaoua et des Grassfields. La vie pastorale y est une vie de loisir. C'est souvent plus tard que des pasteurs ayant vécu en haut de *caBBal* reconnaissent qu'ils y ont connu une sorte de bonheur (*hayru*), grâce à la convergence exceptionnelle de facteurs favorables à l'élevage. D'une façon générale, les pasteurs peuls redoutent les tâches pénibles et valorisent les situations qui permettent l'épanouissement d'une « société du loisir » (RIESMAN, 1974 p. 77).

Des situations très favorables n'ont pas manqué de susciter une réputation flatteuse aux *caBBal* au sein du monde peul. Elle s'est répandue surtout dans les régions situées au nord de l'Adamaoua, où l'élevage est plus difficile. Des Mbororo rencontrés en haut de *caBBal* en avaient entendu parler dans les plaines de Yola (Nigéria) et de Garoua (Cameroun). Mais tel Mbororo du tchabbal Mbabo est même parti du Niger où il avait entendu des louanges des *caBBal*.

C. Histoire du peuplement peul montagnard

Le peuplement des *caBBal* par les pasteurs peuls fut relativement récent, seulement à partir du début de ce siècle. Au XIX^e siècle, l'élevage des Foulbé restait cantonné aux abords des villes fortifiées. De même, les premiers Mbororo en Adamaoua ne s'écartaient pas de la protection des Foulbé contre les populations locales. C'est la sécurité assurée durant les périodes coloniales qui permit aux Mbororo de prendre du large et d'explorer les meilleurs pâturages.

Dès la période allemande, des Mbororo s'installèrent en haut du tchabbal Mbabo mais seulement dans la partie ouest (Dadawal) qui dépendait de Banyo. En effet, les hauteurs proches de Galim étaient parcourues par des Nyem Nyem qui attaquaient les Mbororo, confondus avec les Foulbé ennemis. Plusieurs Mbororo furent ainsi tués alors qu'ils abreuyaient leur bétail à la source de Galim. L'administration française ayant mis fin pacifiquement à la résistance des Nyem Nyem, le tchabbal Mbabo s'ouvrit au peuplement pastoral. D'après un informateur, dès les années 1920, « il y avait des

«Tchabbal

Mbororo
MOUSSA.En fa
en haut
Djafoun.
lement
teurs de
Galim,
où ils se
tant vrai
début de
haut du
instableÀ
des C
relanc
très le
la Mt
1 300
retro
venai
1940
plate

e. Les
qu'ils
es : les
rd'hui,
évés de
orale y
ird que
recon-
onheur
elle de
n géné-
tâches
mettent
loisir»

manqué
BBal au
surtout
oua, où
rencon-
u parler
Garoua
Mbabo
ndu des

Mbororo partout sur le *caBBal*» (DJAORO BABBA MOUSSA, Mayo Kélélé, 27/01/1979).

En fait, tous les Mbororo ne s'installèrent pas en haut des *caBBal*. Ce furent seulement des Djafoun, alors que des Wodabe stationnaient également en Adamaoua. Les Djafoun, déjà détenteurs de la petite chefferie de Lompta près de Galim, accaparèrent le centre du tchabbal Mbabo où ils se regroupent toujours. Les Wodabe, pourtant vrais pasteurs de brousse, furent exclus dès le début de ces pâturages précieux. Les Djafoun en haut du tchabbal Mbabo étaient encore très instables dans les années 1920-1930. Ils prati-

quaient un nomadisme montagnard, en changeant chaque année d'«alpage».

Durant les années 1920, l'installation réussie de Djafoun aux Grassfields déclencha un véritable appel migratoire vers cette région (fig. 3 et 5). Des rivalités surgirent entre lignages djafoun pour s'accaparer ces nouveaux *caBBal*. Les lignages déposés s'expatrièrent vers des hauteurs encore plus éloignées (Meta à l'ouest, Manengouba au sud). Des lignages réussirent à s'y implanter mais ces poussées marquaient la fin de l'exploration des hauts plateaux des Grassfields. Le volcan du Manengouba représentait, pour les Mbororo, un cul-de-sac où ils étaient complètement isolés.

pasteurs
partir du
vage des
les forti-
roro en
ction des
C'est la
iales qui
et d'ex-

s'instal-
eusement
endait de
de Galim
qui atta-
es Foulbé
tués alors
de Galim.
pacifique-
tchabbal
l. D'après
y avait des

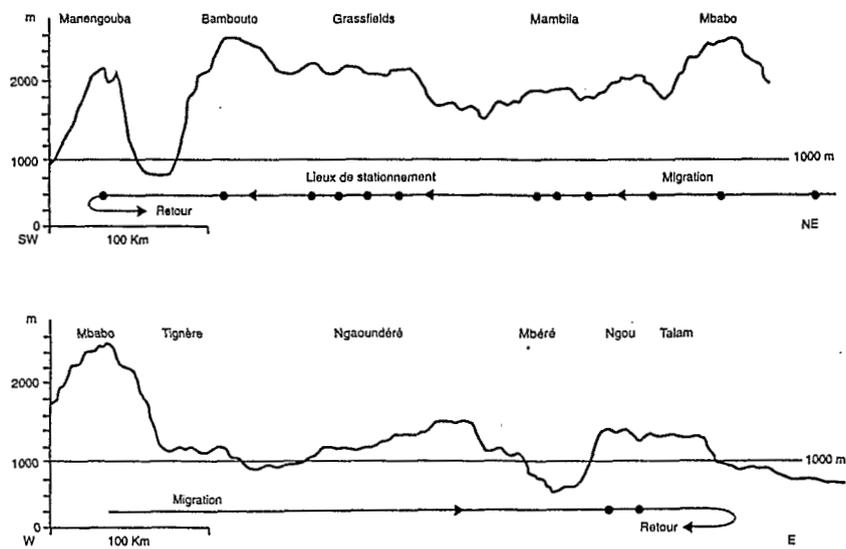


Figure 5 : Profils topographiques de migration des Djafoun
1 : 1910-1940 ; 2 : 1930-1950

À partir des années 1930, un reflux s'amorça des Grassfields vers le tchabbal Mbabo. Il fut relancé par la découverte de bons pâturages situés très loin à l'est de l'Adamaoua. Au sud du fossé de la Mbéré, les plateaux se relevant en effet à 1 200-1 300 m, les Djafoun estimèrent qu'ils avaient retrouvé des *caBBal* comparables à ceux qu'ils venaient de quitter (fig. 4 et 5). Pendant les années 1940, le flux migratoire s'écoula surtout vers ces plateaux à l'est de l'Adamaoua mais des retours

survinrent également vers l'ouest. Grassfields et Mambila, Mbabo, Bocaranga : en haut de ces *caBBal*, on retrouve les mêmes lignages djafoun, avec un nombre variable de familles selon le lignage qui a réussi à imposer son chef (*arDo*).

Pendant plusieurs décennies, les Djafoun furent ainsi à la recherche de *caBBal* : *min daBBiti caBBal*. Cette exploration s'expliquait par la connaissance des mérites pastoraux de ces milieux d'altitude. Mais elle comportait également un

autre aspect : la volonté de se libérer de la domination foubé. Cette libération fut partiellement acquise en haut du tchabbal Mbabo mais elle ne devint complète qu'aux Grassfields et à l'est de l'Adamaoua. Les Djafoun disent que, grâce aux *caBBal*, ils acquièrent leur «indépendance». Les pâturages d'en haut ont fourni le support d'une véritable liberté pastorale.

Si les grands zébus rouges des Djafoun symbolisent le peuplement pastoral en altitude, des Grassfields au tchabbal Mbabo, d'autres Mbororo s'affirment également comme des montagnards. Ce sont quelques lignages du groupe des Akou, reconnaissables à leurs zébus blancs. Eux aussi ont emprunté des relais migratoires toujours situés en altitude : plateau de Jos, monts Schebshi, Mambila ou tchabbal Gandaba (Lambang) et Mbabo (fig. 3 et 6). D'un massif à l'autre, ils durent traverser des plaines insalubres où ils ont subi de graves pertes en bétail. Eux aussi font l'éloge du *caBBal* pour l'élevage et affirment que leurs vaches ne pourraient pas survivre en plaine. Accoutumance au froid, au vent, aux pâturages dégagés des hauteurs : leur discours reproduit une sorte d'idéal pastoral montagnard déjà entendu auprès de Djafoun. À partir des années 1950, ces Akou s'installèrent sur les contreforts du tchabbal Mbabo, en occupant les niveaux appelés *caBBoy* ou *cakaawol*. Un étagement des groupes mbororo selon l'altitude s'est donc mis en place et, selon des informations, le même étagement existe au Mambila nigérian. Mais la répartition des pâturages n'est pas intangible. Avec les années, les Akou du tchabbal Mbabo ont eu tendance à empiéter sur des pâturages plus élevés, aux dépens des Djafoun. Au nord de Tignère (tchabbal Lambang), de riches Akou ont déjà totalement évincé les Djafoun.

Bien qu'ils soient maintenant nombreux sur le tchabbal Mbabo, les Foubé n'expriment pas la même «idéologie montagnarde» que les groupes mbororo précédents. S'ils habitent en altitude, c'est par contrainte, pour que leurs troupeaux prospèrent. Les Foubé les plus attachés au bétail se disent volontiers des «gens des vaches» mais pas des «gens de *caBBal*». Ce sont des montagnards malgré eux.

D. Le *caBBal* comme refuge

Même si les Foubé n'apprécient pas de vivre en haut de *caBBal*, ils reconnaissent que c'est le milieu idéal pour leur bétail. Dès lors, ils ont adopté un système d'élevage inverse de celui des Mbororo. Ceux-ci hivernent en haut de *caBBal* et font descendre les troupeaux en transhumance avec des jeunes. Au contraire, beaucoup de Foubé hivernent eux-mêmes au niveau du *leesdiwol*, en envoyant les animaux hiverner en haut sous la garde de bergers. C'est en saison sèche qu'ils récupèrent ces animaux et qu'ils s'en occupent. À chaque saison des pluies, le tchabbal Mbabo reçoit ainsi beaucoup de troupeaux foubé. Il joue donc un rôle de refuge saisonnier.

En plus de ces envois réguliers de bétail, le *caBBal* est utilisé comme refuge pastoral dans des circonstances exceptionnelles. D'abord, il arrive que, dans sa vie, un Peul perde tout son bétail, soit par accident naturel, soit par gaspillage. La dernière éventualité est souvent le fait de jeunes qui, ayant hérité de leurs parents, vivent une vie d'aventures et de folie jusqu'à être ruinés. Une fois tombé dans le dénuement, un Peul qui souhaite reconstituer son troupeau décide souvent de s'engager comme berger en haut d'un *caBBal*. Au Sahel, les Peuls ruinés se mettent à cultiver pour racheter des animaux ; en Adamaoua, ils s'engagent comme bergers et s'isolent sur les hauts pâturages. Là, ils économisent davantage qu'au voisinage des villages et des routes. Ces retraits individuels sont surtout fréquents sur le tchabbal Mbabo.

Le *caBBal* joue également un rôle de refuge collectif dans le cas de catastrophes écologiques qui affectent l'élevage. En Adamaoua, des invasions de sauterelles survenues en 1931 ont ravagé les pâturages et provoqué des pertes très graves d'animaux, notamment dans la région de Banyo. Des Foubé ont alors décidé de s'installer sur le tchabbal Mbabo pour reconstituer rapidement leur cheptel. C'est de ce repli important que date le peuplement foubé à l'ouest du *caBBal*.

Une autre crise écologique est survenue dans les années 1970-1980 et elle n'est peut-être pas encore complètement achevée : l'invasion de l'Adamaoua par des mouches tsé-tsé très dangereuses pour le bétail zébu. À cette occasion, les hypothèses habituelles sur les limites altitudinales des glossines ont dû être révisées. Au lieu de 900-1 000 m en zone soudanienne, elles peuvent infester des pâturages jusqu'à 1 300 voire 1 500 m.

Dans c
vés on
Nigéri
(Ngou
Seuls.
restés
nomb
bétail
en la
forcé.
dépla
(hoor
teau,
que j
ral.

Et
de r
(moc
ambi
dans
nent
réser

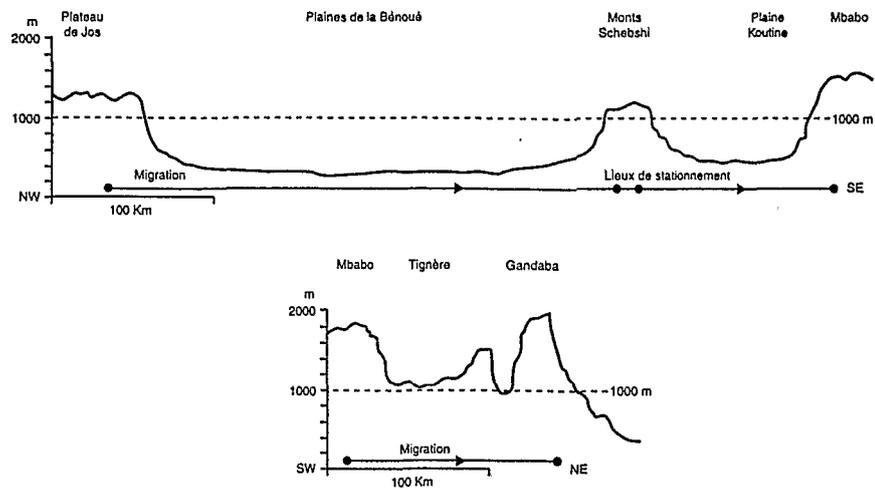


Figure 6 : Profils topographiques de migration des Akou montagnards (1930-1960)

Dans ces conditions, seuls les *caBBal* les plus élevés ont pu servir de refuge. Les monts Schebshi au Nigéria et une partie des *caBBal* de Meiganga (Ngou) et Bocaranga (Konkaya) ont été désertés. Seuls, le tchabbal Gandaba et surtout Mbabo sont restés indemnes (HURAUULT, 1993). Dès lors, de nombreux éleveurs, surtout foulbé, ont envoyé leur bétail en haut de ces *caBBal*. Les verbes employés en langue peule pour exprimer ces déplacements forcés indiquent bien l'idée de refuge pastoral : déplacer (*sottina*), emmener (*yahra*), pousser (*hoora*), monter (*va'ita*). Pour les Foulbé du plateau, la proximité d'un grand *caBBal* est vue plus que jamais comme une possibilité de refuge pastoral.

Enfin, des *caBBal* jouent pratiquement un rôle de refuge religieux pour des lettrés musulmans (*moodiBBé*) qui cherchent à vivre dans une ambiance culturelle favorable. Des lettrés installés dans les hautes vallées du tchabbal Mbabo détiennent un prestige considérable. Les loisirs que réserve l'activité pastorale à haute altitude facilitent

le recrutement de disciples qui s'adonnent aux études religieuses. Une forte emprise islamique s'exerce sur la vie sociale en *caBBal*. Par les dons en bétail qu'ils reçoivent, les *moodiBBé* bénéficient de la prospérité de l'élevage en altitude. Inversement, ils sont sollicités pour entretenir cette prospérité en confectionnant diverses recettes magico-religieuses.

D'un autre côté, ces *caBBal* deviennent des pièges pastoraux. Par crainte des mouches tsé-tsé, des propriétaires d'animaux ne les font plus descendre en transhumance. Les pâturages d'altitude, constamment exploités, s'épuisent. De plus, on sait maintenant que de petites tiques provoquent une résistance des animaux à des maladies comme la babésiose. Or, les animaux qui stationnent en permanence en haut de *caBBal* n'ont pas de tiques et n'acquièrent donc plus cette résistance. Il suffit qu'ils descendent une seule fois pour subir des pertes catastrophiques. Les Peuls le savent bien à leur façon, en disant que leurs animaux sont accoutumés aux *caBBal*.

Conclusion : des Peuls de caBBal

Il n'est pas fréquent que des Peuls soient des montagnards. Le seul exemple souvent mis en avant est celui du Fouta-Djalon. Il s'agit d'un peuplement relativement ancien de Peuls sédentaires qui sont devenus davantage cultivateurs qu'éleveurs. Au contraire, sur les caBBal du Cameroun et des pays voisins, des Peuls pasteurs ont tiré profit de hautes terres pour se convertir en montagnards. Certes, cette «conversion écologique» est plus ou moins revendiquée, selon les groupes.

Mais, pour les gens de l'extérieur, il existe bien un comportement spécifique des Peuls de caBBal (*yimBe caBBal*) : un attachement prioritaire au bétail, un fort individualisme et un conservatisme non moins affirmé, tant sur le plan social que religieux. Encore aujourd'hui, des Peuls passent des mois et des mois en haut de leur caBBal sans en descendre. Ceux qui ne sont pas habitués à cette vie isolée et comme hors du temps éprouvent vite de l'ennui (*gewDum*).

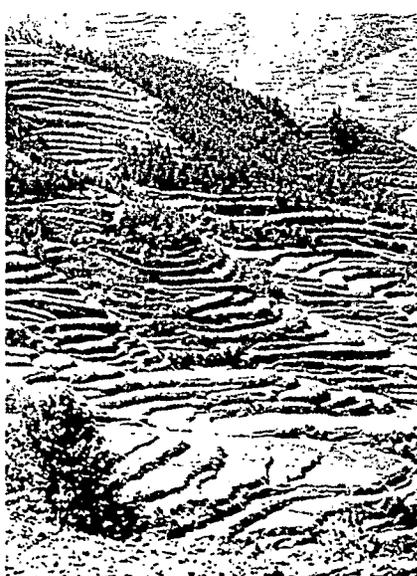
Orientation bibliographique

- BOCQUENÉ, H. (1986).- *Moi, un Mbororo ; Ndoudi Oumarou, Peul nomade du Cameroun*. Paris, Karthala, 387 p.
- BOUTRAIS, J. (1993).- Les populations pastorales de «caBBal» en Adamaoua. In : BOUTRAIS, J. (ed.) : *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun)*. Paris, ORSTOM, pp. 31-49 (Colloques et séminaires).
- BOUTRAIS, J. (1996).- *Hautes terres d'élevage au Cameroun*. Paris, ORSTOM, 2 vol., 1 301 p. (Études et thèses).
- GARINE, E. de (1995).- *Le mil et la bière ; le système agraire des Duupa du massif de Poli (Nord-Cameroun)*. Thèse, Université de Paris X, 279 p.
- HALLAIRE, A. (1991).- *Paysans montagnards du Nord-Cameroun ; les monts Mandara*. Paris, ORSTOM, 253 p. (À travers champs).
- HURAUULT, J. (1993).- *Comment a été vécue à Banyo et à Tibati la crise résultant de l'invasion des glossines (1990-91)*. rapport multigr., 54 p.
- MORIN, S. (1994).- Colonisation agraire, espaces pastoraux et dégradation des milieux dans les hautes terres de l'ouest Cameroun. *Cahiers d'Outre-Mer*, 47 (185), pp. 79-104.
- NETTING, R. McC. (1968).- *Hill farmers of Nigeria ; cultural ecology of the Kofyar of the Jos Plateau*. Univ. of Washington Press, 259 p.
- NOYE, D. (1989).- *Dictionnaire foulfouldé-français, dialecte peul du Diamaré (Nord-Cameroun)*. Paris, Geuthner, 425 p.
- RIESMAN, P. (1974).- *Société et liberté chez les Peul Djelgôbé de Haute-Volta ; essai d'anthropologie introspective*. Paris-La Haye, Mouton, 261 p.
- SEIGNOBOS, C. (1982).- *Nord-Cameroun ; montagnes et hautes terres*. Paris, Ed. Parenthèses, 188 p. (Architectures traditionnelles).
- SEYDOU, C. (1998).- *Dictionnaire pluridialectal des racines verbales du peul*. Paris, Karthala-ACCT, 894 p.
- TOURNEUX, H. ; DAÏROU, Y. (1998).- *Dictionnaire peul de l'agriculture et de la nature (Cameroun)*. Paris, Karthala-CTA-CIRAD, 547 p.
- TSALÉFAC, M. (1994).- Sécheresse, déforestation et érosion sur les montagnes de l'ouest du Cameroun. *Cahiers d'Outre-Mer*, 47 (185), pp. 105-121.

LES MONTAGNES TROPICALES

IDENTITÉS, MUTATIONS, DÉVELOPPEMENT

sous la direction de François BART
Serge MORIN
et Jean-Noël SALOMON



DYMSET

CRET

ESPACES TROPICAUX N° 16

Les montagnes tropicales : identités, mutations, développement

Table-Ronde, Bordeaux-Pessac, 27 et 28 novembre 1998

sous la direction de :

François BART, Serge MORIN et Jean-Noël SALOMON
Professeurs de Géographie, Université de Bordeaux 3

UMR 5064 DYMSET

DYNAMIQUES DES MILIEUX ET DES SOCIÉTÉS DANS LES ESPACES TROPICAUX
Maison des Suds, 12, Esplanade des Antilles, 33607 PESSAC CEDEX

CRET

CENTRE DE RECHERCHES SUR LES ESPACES TROPICAUX
Institut de Géographie Louis Papy
Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3,
33607 PESSAC CEDEX

avec la participation du Ministère des Affaires étrangères,
du Conseil Régional d'Aquitaine et de l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3

Pessac, 2001

Directeur de la collection

Monsieur le Professeur SINGARAVÉLOU

Comité Scientifique

François BART, Professeur, Université de Bordeaux 3, Directeur de DYMSET
Richard MAIRE, Directeur de recherche CNRS, Directeur du GDR 440
Jean-Noël SALOMON, Professeur, Université de Bordeaux 3, Directeur de la collection *Scieteren*
SINGARAVÉLOU, Professeur, Université de Bordeaux 3, Directeur de la collection *Espaces Tropicaux*

Comité de lecture

François BART, Université de Bordeaux 3, Directeur de DYMSET
Denis BLAMONT, Directeur de recherche CNRS, Illkirch-Graffenstaden
Jacques BLOT, docteur es Sciences, Bordeaux
Pierre DECOUDRAS, Professeur, Université de Polynésie française
Jean-Paul DELER, Directeur de Recherche CNRS, Directeur de l'UMR REGARDS
Yannick LAGEAT, Professeur, Université de Bretagne Occidentale, Brest
Jean-Michel LEBIGRE, Professeur, Université de Nouvelle Calédonie
Jean-Claude MAILLARD, Professeur, Université de Bordeaux 3,
Guy MAINET, Professeur, Université de Bretagne Occidentale, Brest
- Richard MAIRE, Directeur de recherche CNRS, Directeur du GDR 440, DYMSET
Alain MOREL, Professeur, Université de Grenoble
Serge MORIN, Professeur, Université de Bordeaux 3
Jean PILLEBOUE, Professeur, Université de Toulouse le Mirail
Simon POMEL, Directeur de recherche CNRS, DYMSET
Jean-Noël SALOMON, Professeur, Université de Bordeaux 3
Jean-Christian TULET, Chargé de recherche, GEODE, Université de Toulouse le Mirail

Comité de Rédaction

Marie-France PERRIN, Ingénieur de recherche CNRS, DYMSET
Arlette TURLET, Assistant Ingénieur, CNRS, DYMSET

Réalisation technique

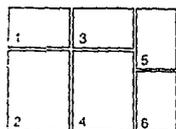
PAO : Mise en forme des données, conception de la maquette et réalisation de la mise en page, logiciels Word, X-Press, Adobe Illustrator, Photoshop : Arlette TURLET (DYMSET)

CAO : logiciel Adobe Illustrator : Nicole PAU-MARTINEZ et Geneviève RAVIGNON (Institut de Géographie Louis Papy, Université de Bordeaux 3), Odile CHAPUIS (DYMSET) ; logiciels Adobe Illustrator et Photoshop : Guilène RÉAUD-THOMAS (DYMSET)

Impression : Imprimerie DUPIN MARILLIER, 246 avenue de Thouars, 33400 TALENCE

Couverture : Guilène RÉAUD-THOMAS avec la collaboration de Aimée LAFITTE

Légendes des photos de couverture :



1-2 : Labour à l'araire sur forte pente et paysage de céréaliculture dans les Andes vénézuéliennes, au dessus de 2 000 m. (clichés Guilène RÉAUD-THOMAS)

3 : Massif de l'Aïr, Niger. (cliché Pierre-Marie DECOUDRAS)

4 : Cultures en terrasses dans le Guizhou, Chine. (cliché Richard MAIRE)

5 : Végétation afro-alpine (3 500 m) sur le Karisimbi, Rwanda. (cliché François BART)

6 : Paysans au pied du Chimborazo, Équateur, vers 4 000 m d'altitude. (cliché José LAZCANO)

Dépôt légal : 3e trimestre 2001, n° 16

© DYMSET - Dynamiques des Milieux et des Sociétés dans les Espaces Tropicaux, 2001

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

ISSN : 1147-3991 ; ISBN : 2-906621-30-7

Achevé d'imprimer le 31 août 2001
sur les presses de l'imprimerie Dupin-Marillier
Dépôt légal 3^{ème} trimestre - Imprimé en France

- BAR

Ateli

SALC
l'at

SALC

MAI
éro

FORT

BLAN

SMAL
l'O

HINN
(Tai

ROBI
can
con

LAVI
plei